

quelques textes pour rencontrer
Pablo NERUDA

Pablo NERUDA

(1904-1973)

- souvent appelé le poète de la liberté -

Pour le centième anniversaire de sa naissance

Anne-Marie MISLIN :

Une même passion l'anima dans ses amours tout comme dans ses engagements.

Né en 1904 à Parral, dans le sud du Chili, d'un père cheminot et d'une mère qui mourut de tuberculose un mois plus tard. Enfant, il était déjà conscient de l'injustice que la bourgeoisie faisait subir aux indigènes. Il fera plus tard de ce besoin de justice sa mission vitale. Il défendra le peuple privé d'école, de pain et de souliers contre le «clan des Cadillacs». Il n'eut de cesse de lutter pour un socialisme à visage humain.

Il trouve dans son amour pour sa terre natale des racines de sa poésie : «*C'est de ces terres, de cette boue, de ce silence que je suis parti cheminer et chanter à travers le monde.*» Les femmes aimées l'inspirèrent également beaucoup.

En 1971, le prix Nobel l'imposa comme l'un des plus grands auteurs de la maison Gallimard. Il venait de s'installer à Paris où le Président Salvador Allende, son ami, l'avait nommé ambassadeur.

Sa mort, survenue douze jours après le coup d'État de Pinochet et la disparition de Salvador Allende, son ami et compagnon de lutte, devint synonyme de la fin du Chili démocratique englouti ce même printemps sous la barbarie militaire.

L'homme, vu et vécu par Rosario de La Cerda, qui lui inspira «*Les Vers du Capitaine*» : «... Son parti était celui de la Pasionaria, il était plein d'illusions, et d'espoirs pour son lointain pays... Ses vers sont à son image : tendres, épris, passionnés, et terribles dans leur colère. Il était fort et sa force, tous ceux qui l'approchaient, la ressentaient. C'était un de ces hommes privilégiés qui naissent pour de grands destins. Je percevais sa force et mon plus grand plaisir était de me sentir petite à son côté... Il est entré dans mon cœur, comme il le dit lui-même dans un vers, en enfonçant la porte. Dès le premier instant, il s'est senti maître de mon corps et de mon cœur.Il ignorait les sentiments mesquins, que d'ailleurs il n'admettait pas..... Il apportait à notre amour la même passion que dans ses combats, dans ses luttes contre les injustices. Il souffrait des maux et de la misère non seulement de son peuple, mais de tous les peuples, il faisait siennes toutes les luttes pour les vaincre et s'engageait de toute son âme.»

Les textes présentés ci-après
sont tirés de trois recueils parus dans la Collection «Poésie Gallimard» :

- «*Mémorial de l'Ile Noire*» suivi de «*Encore*», 1964
- «*La Centaine d'amour*», première parution en 1959, recueil écrit pour Mathilde Urrutia
«*A Mathilde Urrutia, Ma dame très aimée, grande fut ma souffrance à t'écrire ces sonnets mal nommés, qui m'ont coûté grand'peine et grand'douleur, mais la joie de te les offrir est plus ample qu'une prairie.*»
- «*Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*», 1924
C'est un livre que j'aime car, en dépit de sa mélancolie aiguë, on y trouve la joie de vivre.
«*Les "Vingt Poèmes" sont le "romance" de Santiago, avec les rues d'étudiants, l'université, et l'odeur de chèvrefeuille du bon amour partagé.*» (Pablo Neruda)
suivi de «*Les Vers du Capitaine*» inspirés par Rosario De La Cerda, 1952

A.-M. Mislin
.../...

quelques textes pour rencontrer
Pablo NERUDA

Les miens

Et je dis : Hier, le sang !
Venez voir le sang de la guerre !
Mais ici c'était autre chose.
Les coups de feu ne claquaient pas,
je n'écoutais pas dans la nuit
passer
un fleuve de soldats
débouchant
vers la mort.
C'était autre chose ici, dans les cordillères :
un gris qui tuait,
fumée, poussière de mines ou de ciment,
toute une armée obscure
s'avavançait
dans un jour sans drapeau
et je vis où vivait
l'homme entassé,
environné de bois brisé,
de terre pourrie, de fer-blanc rouillé,
et je dis «moi j'en ai assez»,
je dis «Je ne fais plus un pas dans cette solitude».
Il faut voir que tout a changé depuis ce temps.
Peut-être les pays ont-ils mué
et a-t-on compris que l'amour était possible.
On vit qu'il n'y avait d'autre remède que de donner,
la lumière se fit et tout au long
de l'âpreté
brûla la flamme vive
que je tenais entre mes mains.

«Mémorial de l'île Noire»

Sache que je ne t'aime pas et que je t'aime
puisque est double la façon d'être de la vie,
puisque la parole est une aile du silence,
et qu'il est dans le feu une moitié de froid.

Moi je t'aime afin de commencer à t'aimer,
afin de pouvoir recommencer l'infini
et pour que jamais je ne cesse de t'aimer :
c'est pour cela que je ne t'aime pas encore.

Je t'aime et je ne t'aime pas, c'est comme si
j'avais entre mes deux mains les clés du bonheur
et un infortuné, un incertain destin.

Mon amour a deux existences pour t'aimer.
Pour cela je t'aime quand je ne t'aime pas
et c'est pour cela que je t'aime quand je t'aime.

«La centaine d'amour»

La montagne et la rivière

Mon pays a une montagne.
Mon pays a une rivière.

Viens avec moi.

La nuit monte vers la montagne.
La faim descend vers la rivière.

Viens avec moi.

Ces gens qui souffrent, qui sont-ils ?
Je ne sais, mais ce sont les miens.

Viens avec moi.

Je ne sais pas, mais ils m'appellent
et ils me disent : «Nous souffrons.»

Viens avec moi.

Ils me disent aussi : «Ton peuple,
ton peuple endurant son malheur
de la montagne à la rivière,

avec sa faim et ses maux,
ami, ne veut pas lutter seul
et il t'attend.»

Ô mon amour,
ma petite, mon grain de blé,
mon rouge grain,

le combat sera sans merci
et sans merci sera la vie,
pourtant tu viendras avec moi.

«Les vers du capitaine»

Les vies

Ah ! comme je te sens parfois
agacée
contre moi, vainqueur au milieu des hommes !

Et cela car tu ne sais pas
que ma victoire est celle aussi
de milliers de visages que tu ne peux voir,
de milliers de pieds et de coeurs qui m'escortèrent,
je ne suis rien
et je n'existe aucunement,
je ne suis que le front de ceux qui m'accompagnent,
si je suis fort
c'est parce que je porte en moi
au lieu de ma médiocre vie
toutes les vies,
un millier d'yeux
me permettant d'aller sans faille de l'avant,
mille mains
de frapper dur comme la pierre,
et l'on entend ma voix à l'orée de toutes les terres
parce qu'elle est la voix de tous
ceux qui n'ont pas parlé,
de tous ceux qui n'ont pas chanté
et qui chantent aujourd'hui
par cette bouche qui t'embrasse.

«Les vers du capitaine»

quelques textes pour rencontrer
Pablo NERUDA

L'infinie

Tu vois ces mains ? Elles ont mesuré
la terre, elles ont séparé
minéraux et céréales,
elles ont fait la paix, la guerre,
abattu les distances
de toutes les mers et de tous les fleuves,
pourtant,
quand elles te parcourent
toi, la petite,
le grain de blé, l'alouette,
elles n'arrivent pas à t'étreindre en entier,
elles peinent pour atteindre
les colombes jumelles
qui sur tes seins reposent ou volent,
elles parcourent les distances de tes jambes,
elles s'enroulent à la clarté de ta ceinture.
Tu es pour moi un trésor plus chargé
d'immensité que la mer et ses grappes
et tu es blanche et bleue et tu es vaste comme
la terre à l'heure des vendanges.
Sur ce territoire,
de tes pieds à ton front
je passerai ma vie
à marcher, à marcher, à marcher.

«Les vers du capitaine»

Tu me plais quand tu te tais car tu es comme absente,
et tu m'entends de loin, et ma voix point ne te touche.
On dirait que tes yeux se seraient envolés
et on dirait qu'un baiser t'aurait scellé la bouche.

Comme toutes les choses sont emplies de mon âme
tu émerges des choses, de toute mon âme emplie.,
Papillon de songe, tu ressembles à mon âme,
et tu ressembles au mot mélancolie.

Tu me plais quand tu te tais et sembles distante.
Et tu sembles gémir, papillon dans la berceuse.
Et tu m'entends de loin, et ma voix ne t'atteint pas :
laisse-moi me taire avec ton silence.

Laisse-moi aussi te parler avec ton silence
clair comme une lampe, simple comme un anneau.
Tu es comme la nuit, muette et constellée.
Ton silence est d'étoile, si lointain et simple.

Tu me plais quand tu te tais car tu es comme absente.
Distante et endolorie comme si tu étais morte.
Un mot alors, un sourire suffisent.
Et la joie que ce ne soit pas vrai, la joie m'emporte.

«Vingt poème d'amour»

À ma mort tu mettras tes deux mains sur mes yeux,
et que le blé des mains aimées, que leur lumière
encore un coup sur moi étendent leur fraîcheur,
pour sentir la douceur qui changea mon destin.

À t'attendre endormi, moi je veux que tu vives,
et que ton oreille entende toujours le vent,
que tu sentes le parfum aimé de la mer,
et marches toujours sur le sable où nous marchâmes

Ce que j'aime, je veux qu'il continue à vivre,
toi que j'aimais, que je chantais par-dessus tout,
pour cela, ma fleurie, continue à fleurir,

pour atteindre ce que mon amour t'ordonna,
pour que sur tes cheveux se promène mon ombre,
et pour que soit connue la raison de mon chant.

«La centaine d'amour»

La poésie

Et ce fut à cet âge... La poésie
vint me chercher. Je ne sais pas, je ne sais d'où
elle surgit, de l'hiver ou du fleuve.
Je ne sais ni comment ni quand,
non, ce n'étaient pas des voix, ce n'étaient pas
des mots, ni le silence :
d'une rue elle me hélait,
des branches de la nuit,
soudain parmi les autres,
parmi des feux violents
ou dans le retour solitaire,
sans visage elle était là
et me touchait.

.....

«Mémorial de l'île Noire»

Le potier

Ton corps entier possède
la coupe ou la douceur qui me sont destinées.

Quand je lève la main
je trouve en chaque endroit une colombe
qui me cherchait,
comme si, mon amour, d'argile on t'avait faite
pour mes mains de potier.

Tes genoux, tes seins
et tes hanches
me manquent comme au creux
d'une terre assoiffée
d'où l'on a détaché
une forme,
et ensemble
nous sommes un tout comme l'est un fleuve
ou comme le sable.

«Les vers du capitaine»